

PROGRAMME

Gabriel FAURÉ L'Horizon chimérique, op. 118

- I. La mer est infinie
- II. Je me suis embarqué
- III. Diane, Séléné
- IV. Vaisseaux, nous vous aurons aimés

Claude DEBUSSY Le promenoir des deux amants

- II. Crois mon conseil, chère Climène
- III. Je tremble en voyant ton visage

Francis POULENC Banalités,

- I. Chanson d'Orkenise
- II. Hôtel
- III. Fagnes de Wallonie
- IV. Voyage à Paris
- V. Sanglots

Roger BOUTRY Les Voiles

Guy SACRE Clair-obscur

- I. Des sentinelles sous les armes
- II. Tu sembles parti mais tu restes
- III. D'un fauteuil la main dolente
- IV. Que ne suis-je un de cette Égypte

Claude DEBUSSY Trois Chansons de France

- I. Rondel
- II. La Grotte
- III. Rondel

Maurice RAVEL Histoires naturelles

- I. Le Paon
- II. Le grillon
- III. Le cygne
- IV. Le martin-pêcheur
- V. La pintade

L'Horizon chimérique de Gabriel FAURE,

poèmes de Jean de la Ville de MIRMONT

I. La Mer est infinie et mes rêves sont fous.

La mer chante au soleil en battant les falaises
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise
De danser sur la mer comme des oiseaux soûls.

Le vaste mouvement des vagues les emporte,
La brise les agite et les roule en ses plis ;
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte
Aux vaisseaux que mon cœur dans leur fuite a suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume
De la mer qui console et qui lave des pleurs
Ils connaîtront le large et sa bonne amertume ;
Les goélands perdus les prendront pour des leurs.

II. Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse

Et roule bord sur bord et tangue et se balance,
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins
Les vagues souples m'ont appris d'autres cadences
Plus belles que le rythme las des chants humains.

A vivre parmi vous, hélas !
Avais-je une âme ?
Mes frères, j'ai souffert
Sur tous vos continents

A vivre parmi vous, hélas !
Avais-je une âme ?
Mes frères, j'ai souffert
Sur tous vos continents

Je ne veux que la mer, je ne veux que le vent
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des lames.
Hors du port qui n'est plus qu'une image effacée
Les larmes du départ ne brûlent plus mes yeux
Je ne me souviens pas de mes derniers adieux

Ô ma peine, ma peine où vous ai-je lassée ?
Voilà, je suis parti plus loin que les Antilles
Vers des pays nouveaux lumineux et subtils
Je n'emporte avec moi pour toute pacotille
Que mon coeur
Mais les sauvages en voudront-ils ?

Ô ma peine, ma peine où vous ai-je lassée ?
Voilà je suis parti plus loin que les Antilles
Vers des pays nouveaux lumineux et subtils
Je n'emporte avec moi pour toute pacotille
Que mon coeur

Que mon coeur

Mais en voudront-ils ?

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse

III. Diane, Séléné, lune de beau métal,

Qui reflète vers nous, par ta face déserte,
Dans l'immortel ennui du calme sidéral,
Le regret d'un soleil dont nous pleurons la perte,

Ô lune, je t'en veux de ta limpidité
Injurieuse au trouble vain des pauvres âmes,
Et mon cœur, toujours las et toujours agité,
Aspire vers la paix de ta nocturne flamme.

IV. Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;

Le dernier de vous tous est parti sur la mer.
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.
Nous ne pouvions garder vos âmes enchaînées ;
Il vous faut des lointains que je ne connais pas.

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,
Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.

Le promenoir de deux amants de Claude DEBUSSY, Tristan l'Hermitte

II. Crois mon conseil, chère Climène;

Pour laisser arriver le soir,
Je te prie, allons-nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.

N'ouïs-tu pas soupirer Zéphire,
De merveille et d'amour atteint,
Voyant des roses sur ton teint,
Qui ne sont pas de son empire?

Sa bouche d'odeur toute pleine
A soufflé sur notre chemin,
Mêlant un esprit de jasmin
À l'ambre de ta douce haleine.

III. Je tremble en voyant ton visage

Flotter avecque mes désirs,
Tant j'ai de peur que mes soupirs
Ne lui fassent faire naufrage.

De crainte de cette aventure
Ne commets pas si librement
À cet infidèle élément

Tous les trésors de la Nature.

Veux-tu, par un doux privilège,
Me mettre au-dessus des humains?
Fais-moi boire au creux de tes mains,
Si l'eau n'en dissout point la neige.

Banalités de Francis POULENC, poèmes de Guillaume APOLLINAIRE

1. Chanson d'Orkenise

Par les portes d'Orkenise
Veut entrer un charretier.
Par les portes d'Orkenise
Veut sortir un va-nu-pieds.

Et les gardes de la ville
Courant sus au va-nu-pieds:
"Qu'emportes-tu de la ville?"
"J'y laisse mon coeur entier."

Et les gardes de la ville
Courant sus au charretier:
"Qu'apportes-tu dans la ville?"
"Mon coeur pour me marier."

Que de coeurs dans Orkenise!
Les gardes riaient, riaient,
Va-nu-pieds, la route est grise,
L'amour grise, ô charretier.

Les beaux gardes de la ville
Tricotèrent superbement;
Puis les portes de la ville
Se fermèrent lentement.

2. Hôtel

La chambre est veuve
Chacun pour soi
Présence neuve
On paye au mois
Le patron doute
Payera-t-on
Je tourne en route
Comme un toton
Le bruit des fiacres
Mon voisin laid
Qui fume un âcre
Tabac anglais
Ô La Vallière
Qui boite et rit
De mes prières
Table de nuit

Et tous ensemble
Dans cet hôtel
Savons la langue
Comme à Babel
Fermions nos Portes
À double tour
Chacun apporte
Son seul amour

3. Fagnes de Wallonie

Tant de tristesses plénières
Prirent mon coeur aux fagnes désolées
Quand las j'ai reposé dans les sapinières
Le poids des kilomètres pendant que râlait
le vent d'ouest.

J'avais quitté le joli bois
Les écureuils y sont restés
Ma pipe essayait de faire des nuages
 Au ciel
Qui restait pur obstinément.

Je n'ai confié aucun secret sinon une chanson énigmatique
Aux tourbières humides

Les bruyères fleurant le miel
Attiraient les abeilles
Et mes pieds endoloris
Foulaient les myrtilles et les airelles
Tendrement mariée
 Nord
 Nord
La vie s'y tord
En arbres forts
 Et tors.
La vie y mord
 La mort
À belles dents
Quand bruit le vent

4. Voyage à Paris

Ah! la charmante chose
Quitter un pays morose
 Pour Paris
 Paris joli
 Qu'un jour
Dut créer l'Amour
Ah ! la charmante chose
Quitter un pays morose
 Pour Paris

5. Sanglots

Notre amour est réglé par les calmes étoiles
Or nous savons qu'en nous beaucoup d'hommes respirent
Qui vinrent de très loin et sont un sous nos fronts
C'est la chanson des rêveurs
Qui s'étaient arraché le cœur
Et le portaient dans la main droite
Souviens-t'en cher orgueil de tous ces souvenirs

Des marins qui chantaient comme des conquérants
Des gouffres de Thulé, des tendres cieus d'Ophir
Des malades maudits, de ceux qui fuient leur ombre
Et du retour joyeux des heureux émigrants.
De ce cœur il coulait du sang
Et le rêveur allait pensant
À sa blessure délicate
Tu ne briseras pas la chaîne de ces causes
Et douloureuse et nous disait
Qui sont les effets d'autres causes
Mon pauvre cœur, mon cœur brisé
Pareil au cœur de tous les hommes
Voici nos mains que la vie fit esclaves
Est mort d'amour ou c'est tout comme
Est mort d'amour et le voici
Ainsi vont toutes choses
Arrachez donc le vôtre aussi
Et rien ne sera libre jusqu'à la fin des temps
Laissons tout aux morts
Et cachons nos sanglots

Les voiles de Roger BOUTRY, poème d'ALPHONSE de LAMARTINE

Quand j'étais jeune et fier et que j'ouvrais mes ailes,
Les ailes de mon âme à tous les vents des mers,
Les voiles emportaient ma pensée avec elles,
Et mes rêves flottaient sur tous les flots amers.

Je voyais dans ce vague où l'horizon se noie
Surgir tout verdoyants de pampre et de jasmin
Des continents de vie et des îles de joie
Où la gloire et l'amour m'appelaient de la main.

J'enviais chaque nef qui blanchissait l'écume,
Heureuse d'aspirer au rivage inconnu,
Et maintenant, assis au bord du cap qui fume,
J'ai traversé ces flots et j'en suis revenu.

Et j'aime encore ces mers autrefois tant aimées,
Non plus comme le champ de mes rêves chéris,
Mais comme un champ de mort où mes ailes semées
De moi-même partout me montrent les débris.

Cet écueil me brisa, ce bord surgit funeste,
Ma fortune sombra dans ce calme trompeur ;
La foudre ici sur moi tomba de l'arc céleste
Et chacun de ces flots roule un peu de mon cœur.

Clair-obscur, de Guy SACRE, poèmes de Jean COCTEAU

I. Des sentinelles sous les armes

Surveillent mes membres éparés
Fortifié de toutes parts
Je dors noyé sous l'eau des larmes.

Dormeurs échappant aux polices
Dormeurs libres du poids des corps
Vous flottez entre les décors
De vos dangereuses coulisses.

II. Tu sembles parti mais tu restes

Dans un invisible univers
Dans cet autre endroit dont les gestes
Ne peuvent se lire à l'envers.

Notre demeure non pareille
Nous assigne les mêmes lieux.
Sourdes pour toi sont mes oreilles,
Aveugles pour moi sont tes yeux.

III. D'un fauteuil la main dolente

Sommeille sur le genou
Et une jambe à la plante
Paresseusement se noue.

C'est l'heure de la sieste
La chambre rentre ses ongles
Moi seul éveillé je reste
Dans l'épouvantable jungle.

Dorment des hanches, des bras,
Des épaules pèle mèle
Et même une ébauche d'aile
Sur le désordre des draps.

IV. Que ne suis-je un de cette Egypte

Où mourir était voyager ?
Où tu croirais que dans leur crypte
Les morts savent boire et manger.

Tu n'aurais aucune tristesse
Des lieux qui m'éloignent d'ici
Tu te dirais simplement : « Est-ce
Que son voyage a réussi ? »

Tu pourrais admirer ma feinte
D'imiter un homme qui dort
Et poser tes lèvres sans crainte
Sur mes gants et mon masque d'or.

Trois chansons de France de Claude Debussy, poèmes de Charles d'Orléans et Tristan l'Hermitte

Le temps a laissé son manteau... (Charles d'Orléans)

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil rayant, clair et beau.

Il n'y a bête, ne oiseau,
Qu'en son jargon ne chant ou crie:
Le temps a laissé son manteau!

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfèvrerie.
Chacun s'habille de nouveau:
Le temps a laissé son manteau!

La grotte (Tristan l'Hermitte)

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux,
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots lassés de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier,
Se reposent dans le vivier
Ou mourut autre fois Narcisse...

L'ombre de cette fleur vermeille,
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent être là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Pour ce que Plaisance est morte (Charles d'Orléans)

Ce may, suis vestu de noir;
C'est grand pitié de véoir
Mon coeur qui s'en désconforte.

Je m'abille de la sorte
Que doy, pour faire devoir,
Pour ce que Plaisance est morte,
Ce may, suis vestu de noir.

Le temps ces nouvelles porte
Qui ne veut déduit avoir;
Mais par force du pouvoir
Fuit des champs clore la porte,
Pour ce que Plaisance est morte.

Histoires naturelles de Maurice RAVEL, poèmes de Jules RENARD

1. Le paon

Il va sûrement se marier aujourd'hui. Ce devait être pour hier. En habit de gala, il était prêt. Il n'attendait que sa fiancée. Elle n'est pas venue. Elle ne peut tarder. Glorieux, il se promène avec une allure de prince indien et porte sur lui les riches présents d'usage. L'amour avive l'éclat de ses couleurs et son aigrette tremble comme une lyre. La fiancée n'arrive pas. Il monte au haut du toit et regarde du côté du soleil. Il jette son cri diabolique: Léon! Léon! C'est ainsi qu'il appelle sa fiancée. Il ne voit rien venir et personne ne répond. Les volailles habituées ne lèvent même point la tête. Elles sont lasses de l'admirer. Il redescend dans la cour, si sûr d'être beau qu'il est incapable de rancune. Son mariage sera pour demain. Et, ne sachant que faire du reste de la journée, il se dirige vers le perron. Il gravit les marches, comme des marches de temple, d'un pas officiel. Il relève sa robe à queue toute lourde des yeux qui n'ont pu se détacher d'elle. Il répète encore une fois la cérémonie.

2. Le grillon

C'est l'heure où, las d'errer, l'insecte nègre revient de promenade et répare avec soin le désordre de son domaine. D'abord il ratisse ses étroites allées de sable. Il fait du bran de scie qu'il écarte au seuil de sa retraite. Il lime la racine de cette grande herbe propre à le harceler. Il se repose. Puis il remonte sa minuscule montre. A-t-il fini? est-elle cassée? Il se repose encore un peu. Il rentre chez lui et ferme sa porte. Longtemps il tourne sa clef dans la serrure délicate. Et il écoute: Point d'alarme dehors. Mais il ne se trouve pas en sûreté. Et comme par une chaînette dont la poulie grince, il descend jusqu'au fond de la terre. On n'entend plus rien. Dans la campagne muette, les peupliers se dressent comme des doigts en l'air et désignent la lune.

3. Le cygne

Il glisse sur le bassin, comme un traîneau blanc, du nuage en nuage. Car il n'a faim que des nuages floconneux qu'il voit naître, bouger, et se perdre dans l'eau. C'est l'un d'eaux qu'il désire. Il le vise du bec, et il plonge tout à coup son vol vêtu de neige. Puis, tel un bras de femme sort d'une manche, il le retire. Il n'a rien. Il regarde: les nuages effarouchés ont disparu. Il ne reste qu'un instant désabusé, car les nuages tardent peu à revenir, et, là-bas, où meurent les ondulations de l'eau, en voici un qui se reforme. Doucement, sur son léger coussin de plumes, le cygne rame et s'approche . . . Il s'épuise à pêcher de vains reflets, et peut-être qu'il mourra, victime de cette illusion, avant d'attraper un seul morceau de nuage. Mais qu'est-ce que je dis? Chaque fois qu'il plonge, il fouille du bec la vase nourrissante et ramène un ver. Il engraisse comme une oie.

4. Le martin-pêcheur

Ça n'a pas mordu, ce soir, mais je rapporte une rare émotion. Comme je tenais ma perche de ligne tendue, un martin-pêcheur est venu s'y poser. Nous n'avons pas d'oiseau plus éclatant. Il semblait une grosse fleur bleue au bout d'une longue tige. La perche pliait sous le poids. Je ne respirais plus, tout fier d'être pris pour un arbre par un martin-pêcheur. Et je suis sûr qu'il ne s'est pas envolé de peur, mais qu'il a cru qu'il ne faisait que passer d'une branche à une autre.

5. Le pintade

C'est la bossue de ma cour. Elle ne rêve que plaies à cause de sa bosse. Les poules ne lui disent rien: Brusquement, elle se précipite et les harcèle. Puis elle baisse sa tête, penche le corps, et, de toute la vitesse de ses pattes maigres, elle court frapper, de son bec dur, juste au centre de la roue d'une dinde. Cette poseuse l'agaçait. Ainsi, la tête bleuie, ses barbillons à vif, cocardière, elle rage du matin au soir. Elle se bat sans motif, peut-être parce qu'elle s'imagine toujours qu'on se moque de sa taille, de son crâne chauve et de sa queue basse. Et elle ne cesse de jeter un cri discordant qui perce l'aire comme un pointe. Parfois elle quitte la cour et disparaît. Elle laisse aux volailles pacifiques un moment de répit. Mais elle revient plus turbulente et plus criarde. Et, frénétique, elle se vautre par terre. Qu'a-t-elle donc? La surnoise fait une farce. Elle est allée pondre son oeuf à la campagne. Je peux le chercher si ça m'amuse. Et elle se roule dans la poussière comme une bossu

Jean-François ROUCHON, baryton

Titulaire d'un doctorat de chant (Musique : Recherche et pratique), des masters de musique de chambre et pédagogie du Conservatoire national supérieur musique et danse de Lyon, Jean-François ROUCHON a étudié dans la classe de Brian Parsons puis auprès du pianiste et chef d'orchestre Michel Tranchant. Après un séjour à la Guildhall school of music and drama de Londres, il a suivi longtemps l'enseignement du baryton allemand Udo Reinemann, notamment dans la classe d'interprétation du lied et de la mélodie au Conservatorium van Amsterdam. Il y a bénéficié des conseils de nombreux chanteurs et pianistes de tout premier plan : Hartmut Höll et Mitsuko Shirai, Sarah Walker, Wolfgang Holzmair, Helmut Deutsch, Françoise Pollet, Rudolph Jansen, Roger Vignoles, Maciej Pikulski...Par la suite il a travaillé auprès du baryton Thomas Quasthoff.

Orientant sa carrière vers la musique de chambre, il obtient le Prix de la mélodie française au concours européen de Mâcon et, en 2009, le 2ème Prix au Concours international lied et mélodie de Enschede (Pays-Bas).

Il chante en France, Allemagne, Belgique, Suisse, Espagne, Italie, Chine, au Royaume-Uni, aux Pays-Bas et au Japon, avec les pianistes Jamal Moqadem, Billy Eidi, Michel Tranchant ou Noël Lee. Il se produit en soliste avec orchestre (à la Folle journée de Nantes, dans les Rückert-Lieder de Gustav Mahler). On l'entend sur France-Musique dans des émissions et concerts consacrés au lied et à la mélodie.

Sur la scène lyrique, il se spécialise dans les rôles mozartiens et dans l'opéra français chante Ramiro (*L'Heure espagnole* de Maurice Ravel), Le Mari (*Les Mamelles de Tirésias* de Francis Poulenc), et souvent le rôle-titre de Pelléas dans *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy.

Passionné par la pédagogie vocale, Jean-François Rouchon enseigne le chant et la musique de chambre dans les Conservatoires à rayonnement régional. Actuellement, il est professeur titulaire au CRR de Cergy-Pontoise en région parisienne, et professeur invité au CRR de Nantes. Il donne des masterclass en France et à l'étranger, notamment à l'Académie internationale d'été de Nice et au Japon.

Son travail de doctorat sur les mélodies de Charles Bordes a été récompensé en 2016 par le Prix du Mozarteum de France.

Honoré BEJIN, piano

Né en 1986, Honoré Béjin commence le piano dans l'Aisne, et poursuit ses études au CRR de Paris dans la classe de Billy Eidi. puis au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris auprès d'Alain Planès et Emmanuel Strosser. Il se perfectionne avec Dominique Merlet, Noël Lee, Éric Heidsieck, et travaille en musique de chambre avec Alain Meunier, Philippe Bernold, Pierre-Laurent Aimard. Parallèlement à ses études musicales, il poursuit des études de Lettres Classiques dans les classes de Khâgne et Hypokhagne .

Titulaire de 5 premiers prix du CNSM, dont en 2008 le Prix de Piano (mention Très Bien), accompagné du Prix spécial Olivier Messiaen, attribué par la Fondation Meyer. Il possède un Master d'Ecriture et un Master de Pédagogie.

1er Prix du Concours de piano Steinway, 1er Prix du Concours de San Sebastian (Espagne), Grand Prix du Concours de Collioure (et Prix de la meilleure interprétation de l'épreuve contemporaine imposée de Bruno Mantovani, attribué par le compositeur), il est aussi lauréat des concours Flame et Piano Campus.

Il se produit régulièrement en récital et en musique de chambre, en France et à l'étranger (Festival Chopin de Bagatelle, Festival de Nohant, Fondation Dosne-Thiers, Tarmac de Châteauroux, Musée de la Vie romantique à Paris, Matinées de Miramón organisées par l'Orchestre Symphonique du Pays Basque...).

Son parcours d'interprète l'amène à rencontrer de nombreux compositeurs, parmi lesquels Thierry Escaich, Guy Sacre, Tristan Murail, Édith Canat de Chizy. On a pu l'entendre sur France 3, ainsi que sur France Musique et France Culture.

Titulaire du CA de professeur de piano, Honoré Béjin a enseigné durant plusieurs années le piano au Conservatoire Jean-Philippe Rameau à Paris (tout en étant pianiste accompagnateur au CRR de Paris) ; il est actuellement professeur de piano au CRR de Cergy-Pontoise.

+ + + + + + + + + + + + + + + + +